

***PREMIO : excellence***

**Histoire du département d'anthropologie  
de l'Université de Montréal**

**Roxane Archambault**



**2019**

*Hors-Série No. 1*



**Histoire du département d'anthropologie  
de l'Université de Montréal**

**Roxane Archambault**

## ***PREMIO : excellence***

Collection Hors-Série No. 1

Comité éditorial pour ce numéro :  
Amal Idris-Haroun (Université de Montréal)  
Guy Lanoue (Université de Montréal)  
John Leavitt (Université de Montréal)

***PREMIO : excellence*** est une collection hors-série réservée aux étudiants de tous les niveaux. Chaque numéro est dédié à un seul auteur dont la soumission a été jugée et acceptée par un comité d'évaluation.

© Université de Montréal. Département d'anthropologie, 2019  
éditions@anthro, Montréal, 2019  
<https://anthropo.umontreal.ca/departement/editionsanthro/>

ISBN : 978-2-9818195-0-5



Photo couverture : Amal Idris-Haroun 2019

*À Roland Viau, sans qui je ne serais pas en anthropologie  
aujourd'hui... Merci*



## **Histoire du département d'anthropologie de l'Université de Montréal**

L'interprétation du passé s'avère toujours un exercice périlleux si l'on ne garde pas bien en tête, qu'entre les lignes de l'histoire, souvent présentée dans un format qui se veut officiel et institutionnalisant, on y trouve l'humain. C'est pourquoi, dans cet essai, je m'attarderai plus longuement à la valeur des expériences vécues plutôt qu'à une comptabilisation froide de celles-ci. Nous verrons comment, depuis sa fondation, ce département s'est vu imaginé, construit et transformé, autant par ses acteurs, que par l'environnement dans lequel il aura évolué, et continue de se transformer. Le récit que je propose est, sans aucun doute, imparfait. Il découle directement de mon expérience personnelle de terrain et des discussions, surtout informelles, que j'ai pu récolter depuis la mise en branle de ce projet d'actualisation de l'histoire du département en 2018. Par « actualisation », je voudrais signifier l'effort d'une lecture de notre histoire du point de vue d'aujourd'hui, tout en faisant bien attention de ne pas tomber dans le piège d'une perspective chrono-centrée. En revanche, je dois admettre que j'aurais préféré vous partager cette histoire sous la forme d'une épopée, d'une grande traversée, ou d'un miracle, afin qu'au fil du temps, autant de versets puissent y être ajoutés, dans un format de transmission où le gage d'objectivité passerait par la reconnaissance de l'expérience vécue, plutôt que par la mesure d'une évolution dont les idéaux seraient prédéfinis selon une échelle de productivité aux allures faussement scientifiques. Il faut aussi souligner que plusieurs documents ont été perdus avec le temps. Chaque aménagement, chaque nouveau laboratoire, a changé la géographie du département. Certaines boîtes de documents, ayant été déplacées à plusieurs reprises, semblent avoir disparu au cours de rénovations, malheureusement.

### **Prémisse (1958- 1968)**

Jean Benoist et Guy Dubreuil ne se cherchaient probablement pas

particulièrement quand ils se sont trouvés, mais le contexte de cette rencontre est en quelque sorte le germe de ce qu'allait devenir le département d'Anthropologie de l'Université de Montréal, aujourd'hui lieu de grandes découvertes, où la collaboration entre les différentes disciplines est implicite à sa structure, ce qui lui vaut son caractère singulier parmi les départements d'anthropologie francophones. Car ceux de Laval (fondé en 1966) et McGill (1968) ne voulaient, ou ne pouvaient couvrir les 4 sous-disciplines avec une approche équilibrée. Il semble toujours avoir été souhaité que l'anthropologie à l'UdeM ne constituerait pas un domaine homogène et contenu, mais bien un espace diversifié et ouvert sur le monde, tout en demeurant attentif à sa propre communauté montréalaise. En Amérique du Nord, il fut le premier, et demeure l'unique lieu de recherche en anthropologie, qui soit francophone, et couvrant quatre sous-disciplines, soit, l'ethnologie, l'archéologie, l'ethnolinguistique et la bio-anthropologie.

La fondation officielle du département remonte à 1961, mais remontons encore un peu le temps afin d'y voir les rencontres qui allaient nous y mener. Natif de Montréal, Guy Dubreuil étudiait au département de psychologie de l'Université de Montréal, nouvellement mis en place par le Père Mailloux, religieux de l'ordre des Dominicains et père de la psychanalyse au Québec, qui, selon Dubreuil, serait l'instigateur de cette idée d'un programme d'anthropologie, qu'il positionnait au sein du département de psychologie. À cette même époque, Dubreuil rencontrait une charmante jamaïcaine qui vivait non loin dans son quartier, et qu'il épousera éventuellement. « C'est ce hasard qui détermina non seulement ma future orientation vers l'anthropologie, mais aussi le choix de mes recherches aux Antilles. Scandale! » (Dubreuil, 1998). Sous la tutelle du Père Mailloux, Dubreuil terminera sa maîtrise et obtiendra une bourse au Conseil des Arts du Canada, ce qui lui permettra d'entrer en anthropologie à l'Université Columbia, en 1951. Il prendra part, quelques années plus tard au Research Institute for the Study of Man tenu par Vera Rubin, Marvin Harris et John Murra, et qui avait comme première vocation l'étude des Caraïbes. Cette affiliation lui permit alors deux terrains à la Martinique, un premier en 1956, et un autre en 1958-1959. Son immersion dans la culture

martiniquaise l'éloignera graduellement de la psychologie, ce qui aurait mené à sa demande d'être éventuellement transféré au département de sociologie.

À cette époque, Jean Benoist, médecin biologiste français, allait bientôt prendre le poste de chef de laboratoire à l'Institut Pasteur de la Martinique. L'octroi d'une bourse de l'institut lui donnait le choix entre partir pour Saigon ou pour la Martinique, afin de faire un certificat en ethnologie sous la tutelle d'André Leroi-Gourhan, enseignement qu'il souligne comme le début de son réel ancrage aux approches anthropologiques (Benoist, 2000). Ayant eu un enfant très jeune, dans une France en piètre état, et considérant le contexte de guerre en Indochine, il choisit Fort-de-France, en Martinique, où il sera chef de laboratoire avec l'intention d'y faire une thèse en anthropologie. « L'Institut était petit et peu prestigieux, mais nous y serions en sécurité » (Benoist, 2000). On voit ici comment les situations familiales, ou personnelles, ont une influence sur des décisions professionnelles, et qu'une meilleure prise en compte de ces facteurs de la part des institutions serait un premier pas vers une approche plus humaine dans la production du savoir. Avant de partir pour la Martinique, Jean Benoist confia à Leroi-Gourhan son désir d'y faire une thèse en ethnologie, en lien avec la religion. Enthousiasme auquel Leroi-Gourhan répondit :

Étudiez plutôt les techniques de pêche. C'est une bonne façon d'aborder les gens. S'ils veulent vous parler de la religion, ils le feront bien à ce moment-là, mais si vous allez étudier la religion directement, ils ne vous parleront ni de la religion ni de rien d'autre. »  
- (Benoist, 2000)

Une fois en Martinique, Benoist fera la rencontre du Research Institute for the Study of Man, et rencontra Guy Dubreuil pour la première fois lors d'une conférence organisée à Fort-de-France, où Dubreuil présentait ses recherches sur les structures de la famille en milieu rural. « Il y montrait l'existence d'une structure familiale où l'une des figures possibles était celle d'une famille dont l'unité résidentielle était formée d'une mère et de ses enfants. Ce point de vue était très décapant à l'époque » (Benoist, 2000). En même temps, Benoist terminait la collection qu'il mettait sur pied à Fort Saint-

Louis, où il y exposait, en 1958, divers objets et techniques de pêche. « La pêche m'a inséré dans un domaine tout à fait extérieur à celui de l'Institut Pasteur et de la médecine. » (Benoist, 2000).

Pendant ce temps, à Montréal, Philippe Garigue, politologue d'origine franco-britannique formé à la London School of Economics quittait McGill et devenait Doyen de la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal, et participera largement à son développement ainsi qu'à son rayonnement. On parle de lui comme d'un personnage charismatique et empreint d'une rigueur convaincante. « Toujours prêt à sortir de la tranchée, épée au clair et à commander la charge » (Benoist, 2000). Cette dégaine, qui semble lui être propre, en plus de ce vent nouveau qui soufflait sur le système d'éducation, fera de Garigue un acteur clé dans la mise en place, non seulement d'un département d'anthropologie, mais de plusieurs autres. Le genre de protagonistes que l'histoire semble produire quand elle en a besoin pour répondre à des circonstances particulières. Sur une période d'environ cinq ans, quatre nouveaux départements seront mis sur pied : anthropologie, criminologie, démographie, science politique ainsi qu'un certain redressement du département de sociologie, qui ne comptait que quatre professeurs de carrière et un seul chargé d'enseignement. S'ajoutèrent, en 1959-1960, deux autres professeurs incluant madame Thérèse Belleau, qui fera l'élaboration des premiers cours d'anthropologie dans le département de sociologie (Dubreuil, 1998). Le 23 janvier 1958, Garigue enverra une demande officielle au Recteur Mgr Irénée Lussier, annonçant la création d'un département de socio-anthropologie, ce qui marquera l'année 1958-1959 comme étant celle de la transformation du département de sociologie en département de socio-anthropologie (Fonds E 100 F7, 1). Les entretiens positifs de Benoist avec Guy Dubreuil et la ferme proposition d'engagement de la part du doyen Garigue eurent raison du docteur Benoist, qui vint s'établir à Montréal en janvier 1960.

Avec Guy Dubreuil au téléphone, durant les longues soirées glaciales de mon premier hiver canadien nous reconstruisions l'anthropologie. Nous étions en pleine harmonie. Dès l'automne 1960, un programme d'anthropologie a pu commencer dans le département de sociologie; j'étais seul, Guy Dubreuil restant affecté au département de psychologie. (Benoist, 2000)

Il faut savoir qu'en 1958, le mouvement laïc de langue française demandait la déconfessionnalisation de tous systèmes québécois d'enseignement. Un an plus tard, le frère Untel publiera ses « Insolences », ouvrage dans lequel il argumente en faveur d'une réforme quasi totale du système d'éducation. Le gouvernement du Québec lancera alors une commission royale d'enquête sur l'éducation, la commission Parent (1963-64), qui mènera à une certaine démocratisation du système d'éducation, ainsi qu'à la création des Cegeps qui remplaceront les « cours classiques » préalablement donnés par les Ordres religieuses. Membre de cette commission, Guy Rocher, professeur en sciences sociales au département de sociologie de l'Université de Montréal et chercheur au Centre de recherche en droit public, stipule que « Si le Rapport Parent demeure un essentiel référent de l'évolution sociale au Québec, c'est qu'il a incarné une double aspiration de son époque : celle de l'entrée du Québec dans la modernité et celle de la démocratisation de la société québécoise » (Rocher, 2004.) Les choses devaient bouger vite, et les possibilités semblaient infinies.

Benoist fut immédiatement nommé professeur adjoint au département de socio-anthropologie où on le chargea d'enseigner trois cours : paléontologie et évolution de l'homme; préhistoire et archéologie; et introduction à l'ethnologie (Bibeau, 1988). Fait intéressant, avant de pouvoir exposer pour une première fois le cours de paléontologie humaine, le cardinal Léger, figure de proue dans la société québécoise de l'époque, et rassurant que la religion continuerait à occuper une place dans le 'nouveau Québec', publiera lui-même une brochure sur l'origine de l'homme et son évolution, qui allait cautionner son étude par la science moderne tout en laissant à Dieu le mérite de sa création (Benoist, 2000). Garigue demandera alors le transfert de Guy Dubreuil, qui fera désormais officiellement partie du département de socio-anthropologie dès 1960. Il enseignera

entre autres les cours : éléments d'anthropologie; grandes théories en anthropologie culturelle; contacts et changement culturels; et présente la volonté de réorganiser le programme sous le modèle à quatre sous-disciplines, inspiré de ses années à Columbia (Dubreuil, 1998). Dubreuil et Benoist travaillèrent donc ensemble leurs visions d'un département d'anthropologie et en firent la demande officielle auprès des membres du Conseil de la faculté des sciences sociales, qui appuyèrent à l'unanimité, incluant Garigue. Ils entreprirent donc une grande campagne de promotion de l'anthropologie, qui bénéficia d'une attention particulière étant donné toute l'importance accordée aux enjeux de questions identitaires et culturelles au Québec. Ils se retrouvèrent à la radio et la télévision de Radio-Canada, jetant un regard anthropologique sur divers sujets et faits d'actualités (Dubreuil, 1998; Benoist, 2000). Ils contactèrent aussi leurs réseaux afin de trouver des professeurs compétents en anthropologie et en français, comme en témoignent leurs échanges avec Margaret Mead, professeur associée à Columbia (1954-1978) et présidente de *l'American Anthropological Association*. Naturellement, Dubreuil écoutera ses conseils.

### **Fondation du Département (1961)**

Malgré la mise en place du programme d'anthropologie en 1958-1959, l'enseignement ne débutera qu'en 1960-1961 (Morin, 2004). Seront embauchés à titre de professeur invité : Gilles Lefebvre (linguiste), de la Faculté des Lettres, et Paul Tolstoy (archéologue), tous deux formés de l'Université Columbia, en plus de ceux qui seront transférés depuis le département de socio-anthropologie; Albertus Trouwborst (ethnologue, d'origine néerlandaise) et Asen Balikci (ethnologue, d'origine bulgare). Bien que la structure du département soit calquée sur le modèle nord-américain à quatre sous-disciplines mise en place par Franz Boas à Columbia, le contenu des différents cours s'appuyait en grande partie sur le chapitre XVII de *l'Anthropologie structurale* de Lévi-Strauss qui apparaissait dans un rapport que l'UNESCO avait fait paraître en 1954, intitulé : *Les sciences sociales dans l'enseignement supérieur*, ouvrage qui aurait largement servi d'assise à la construction du tout premier programme mis au point par Dubreuil, Benoist, et Trouwborst (Benoist, 2000).

Cet ouvrage aurait servi de canevas, du moins beaucoup plus que les programmes des départements d'anthropologie de Columbia ou de Chicago (Bibeau, 1988), école de pensée sociologique renommée depuis les années 1930s. Par contre, les sciences sociales, en particulier la sociologie, qui se pratiquaient au Canada dans les années 1950, se seraient appuyées plutôt largement sur les théories et méthodes de cette École de Chicago (Garigue, 1953). Selon Gilles Bibeau, une double conclusion s'impose : « Des visions plurielles, inspirées de Boas, Lévi-Strauss et Radcliffe-Brown, de l'anthropologie ont coexisté au commencement de notre département »; et, « Nous n'avons jamais constitué une véritable Columbia du nord, du moins pas à l'origine, le modèle boasien ayant été modelé, à Montréal, par des éléments empruntés aux approches de Lévi-Strauss et [du Britannique A.R.] Radcliffe-Brown ». Il se produit « Une sorte de glissement depuis les perspectives de Lévi-Strauss et de Radcliffe-Brown vers celles de Boas. » (Bibeau, 1988).

Au vu de tout ce matériel, on constate que les fondateurs étaient porteurs de diverses visions du type d'anthropologie qu'il convenait de mettre sur pied à l'Université de Montréal. « Visions plurielles et contrastées qui se confrontèrent avant de s'intégrer dans un modèle qui emprunte, dans les faits, aux universités américaines, à Columbia surtout, et aux universités européennes, notamment à l'Angleterre, et à la vision que Claude Lévi-Strauss se faisait de l'anthropologie, soit, « Les pieds sur les sciences naturelles, adossée aux sciences humaines et le regard vers les sciences sociales » (1958 : 395) » (Bibeau, 2011). Ce métissage des différentes disciplines et écoles de pensée est d'ailleurs toujours très présent au département.

Guy Dubreuil sera désigné le premier directeur au département, qui était alors situé au 5<sup>e</sup> étage du Pavillon Principal de l'Université, aujourd'hui le pavillon Roger-Gaudry, nommé pour le premier Recteur laïc de l'université. Le local V-540, ou le laboratoire de muséologie, est d'ailleurs décrit comme une magnifique pièce aux allures de solarium qui servait autant aux étudiants qu'au personnel, et où l'on y exposait les différents objets à valeur ethnographique rapportés par les chercheurs ou autres donateurs. Ce lieu de rencontre recevra aussi la collection de livres que nous offrait alors Marius

Barbeau, figure importante de l'anthropologie au Québec et au Canada, en guise de soutien (Clermont, 1978). Notre magnifique canot d'écorce Atikamekw aurait peut-être même connu cette pièce pour y avoir été exposé, suspendu du plafond. Au début de l'année 1961-1962, le département offre 23 cours différents, et dix étudiants y sont inscrits. En 1963-1964 le poste de direction passera à Jean Benoist et deux nouveaux cours seront créés pour le deuxième cycle. Seront engagés : Rémi Savard, Gabriel Gagnon, Lionel Vallée (tous ethnologues). Le département compte alors 88 étudiants et c'est Lionel Vallée qui succèdera au poste de directeur, précédemment occupé par Benoist. Cette croissance un peu forcée a des conséquences heureuses pour le Département. L'absence d'un programme doctoral oblige en effet plusieurs Québécois à terminer leurs études supérieures en Angleterre, aux États-Unis ou en France. Soit des parcours jadis assez traditionnels pour les Québécois souhaitant poursuivre de telles études dans des programmes non offerts ici. L'intégration de ces individus enrichit ainsi le Département, chacun rapportant une formation et une vision anthropologique différente. Notons Stanley Aléong, Franklin Auger et Rémi Savard (Université de Paris), Pierre Beaucage (London School of Economics), Bernard Bernier et Lionel Vallée (Cornell University), Bernard Chapais et Michel Verdon (Cambridge University), Francis Forest (Université de Genève), Louise Paradis (Yale University), et bien d'autres. Cette hétérogénéité dans le recrutement a établi la tradition de sélectionner des candidats « différents » et d'agrandir les compétences scientifiques du Département. Cela produit aussi un autre résultat : la grande majorité des recherches, et donc des cours offerts, ne sont pas orientées vers les sujets québécois. Sans ignorer le Québec, le Département, dès ses débuts, a toujours cherché à offrir un enseignement « cosmopolite » (Lanoue, 2011).

C'est en 1965 que le département accueillera ses premiers étudiants au doctorat, ainsi que seront engagés : Jacques Gomila (anthropologie physique), Jacques Bordaz (archéologie), Philip Smith (archéologie) et Franklin Auger (anthropologie physique), qui fut le premier professeur à avoir étudié au programme d'anthropologie à Montréal et plus tard y enseigner. L'année 1967 battra des records

avec un total de 188 inscriptions. À ce point, 55 cours sont à disposition des étudiants, tous cycles confondus (Morin 2004). Les efforts mis en amont afin de mettre en place un important terrain de recherche extérieur, le Centre de Recherche Caraïbe, par Jean Benoist, en collaboration avec le département et le Research Institute for the Study of Man, allait se concrétiser, et attirer un grand nombre d'étudiants (Bibeau 2011).

Au cours de l'année 1968-1969, Guy Dubreuil reprenait le poste de directeur, période durant laquelle l'équipe s'étoffait de : Gillian Sankoff, première femme et première ethnolinguiste au département; Yvan Simonis, Pierre Beaucage, Jean-Claude Muller et Gérard Berthoud (tous ethnologues). Mais à la veille des années 1970, les étudiants de sociologie et d'anthropologie présentaient plusieurs revendications. Les étudiants d'anthropologie réclament une révision complète des systèmes de promotions académiques accordées, des normes d'accréditation des cours préalablement suivis et une meilleure accessibilité aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles. Un certain nombre de professeurs adjoints—Franklin Auger, Gillian Sankoff, Gabriel Gagnon et Rémi Savard—appuient les étudiants en remettant en question la pertinence d'une structure où l'on demande aux étudiants qui envisagent la maîtrise de faire partie d'un laboratoire de recherche au département, tout en ne fournissant pas aux professeurs plus de latitude et de moyens de développer des laboratoires, et ainsi répondre aux multiples demandes qu'ils leur sont présentées. De plus que ces professeurs adjoints attendaient eux aussi les possibilités d'avancement qu'on leur avait fait miroiter et qui tardaient à se concrétiser. Tout ce branlebas de combat fera écho dans le milieu académique et forcera le Doyen Garigue à « faire son lavage en famille », comme le dirait l'expression.

Dans ce tourment, « l'affaire Savard » représente bien à quel point furent difficiles ces transformations que vivait le département, tout comme le Québec. Il est important de considérer le contexte politique de l'époque, soit la Révolution tranquille, afin de mieux comprendre les différentes idéologies qui s'entrechoquaient. En plus des différents entre fédéralistes, souverainistes, et marxistes, se présentaient aussi des oppositions entre modernistes et structuralistes. Et puisque le

département demande aux étudiants de participer sur différents laboratoires et que l'offre semble manquer afin de permettre aux étudiants une plus grande accessibilité au 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycle, Savard réclame la création d'un laboratoire de recherche en études autochtones et la possibilité d'en faire une 5<sup>e</sup> sous-discipline. Domaine bien présent au département et champ dans lequel il se spécialise et considère qu'il est impératif de développer davantage, avec le plus de terrains et de chercheurs québécois possible. L'opposition stipule que le modèle boasien, à quatre sous-disciplines, se veut une approche plus large, soit par aires de recherche, et que la proposition de Savard représenterait un modèle de spécialisation par aires culturelles, ce qui ne s'alignerait pas avec la structure déjà mise en place. Les tensions ne feront qu'escalader et Rémi Savard en viendra à démissionner... Heureusement, les choses se calmeront et il reviendra éventuellement parmi nous. Une anecdote raconte que le jour de la démission de Rémi Savard, en rentrant chez lui, Guy Dubreuil serait tombé sur une entrevue présentant Claude Lévi-Strauss, à qui l'on demandait : « D'après vous, Monsieur, qui sont les jeunes ethnologues les plus brillants de nos jours, ceux que nous devons connaître ? » Et à Lévi-Strauss de répondre : « Il y a l'Américain Ira Buchler, et puis un jeune Québécois, Rémi Savard » (Leavitt, 2010).

Bref, les tempêtes des années 1968 à 1975 laisseront un vide. Une pause probablement nécessaire afin de se repenser, et de se projeter à nouveau. S'en suivra l'émergence d'une architecture nouvelle dans l'organisation de nos programmes, de la composition de notre banque de cours, des contenus théoriques de l'enseignement et de l'orientation même des laboratoires et des projets de recherche, tout en laissant une plus grande place aux débats étudiants (Bibeau, 2011). Les sous-disciplines se solidifieront d'avantage, comme l'Archéologie, avec le détenteur du 2<sup>e</sup> doctorat livré dans l'histoire du département, Normand Clermont, qui redéfinira complètement cette pratique en notre sein, avec la participation de Louise Iseult Paradis. Bernard Chapais et son laboratoire de singes feront du débat nature/culture en bio-anthropologie un faux débat. L'ethnologie accueillera Dierdre Meintel, ainsi que Gillian Sankoff et Pierrette Thibault en Ethnolinguistique. Bernard Bernier qui, en 2020, aura

œuvré 50 ans parmi nous, nous dit qu'au moment de son arrivé, en 1970, il entrait environ 30 étudiants par année au baccalauréat, ce qui aura évolué jusqu'à 250 inscriptions par année en 1990, avec expansion en maîtrise et au doctorat (Bernier 2014).

À partir de 1980, la crise du pétrole entrainera des coupures gouvernementales qui ralentiront considérablement les activités, mais cette décennie nous aura tout de même valu l'ajout de gens des plus inspirants. Sous la direction de Gilles Bibeau s'ajouteront Michel Verdon (ethnologie), Francis Forest (bioanthropologie), Ken Jacobs (bioanthropologie), John Leavitt (anthropologie linguistique), Claude Chapdelaine (archéologie) et Robert Crépeau (ethnologie). On constate que malgré le ralentissement économique, le département avançait bon train dans sa reconstruction, mais surtout dans ses idées. Malheureusement, nous détenons très peu de documents couvrant les années 1980-1990.

Il fait d'ailleurs chaud au cœur de constater qu'en 1991, une femme, Louise Iseult Paradis, allait être la première femme au poste de direction. Tous en parlent comme un vent rafraichissant au département, une femme passionnée, avec qui il était agréable de travailler. Sous son mandat, s'ajouteront Kevin Tuite (anthropologie linguistique), Daniel Pérusse (bioanthropologie), Guy Lanoue (ethnologie) et Mariella Pandolfi (ethnologie). C'est à Bernard Bernier qu'elle passera le flambeau en 1998. Il nous dit qu'au moment où il est devenu directeur pour la première fois, il y avait 750 étudiants au département, ce qui était énorme (Bernier, 2014). S'ajoutèrent à l'équipe Brad Loewen (archéologie) et Bob White (ethnologie). En 2002, une autre femme, Pierrette Thibault, prendra le poste de direction qu'elle occupera sur deux mandats. Seront ajoutés alors plusieurs nouveaux professeurs, soit Marie-Pierre Bousquet (ethnologie), Ariane Burke (archéologie), Michelle Drapeau (bioanthropologie), Jorge Pantaleon (ethnologie), Isabelle Ribot (bioanthropologie), Adrian Burke (archéologie), Karine Bates (ethnologie) et Sylvie Fortin (ethnologie). L'ajout de plus de femmes au département était nécessaire pour se joindre (un peu en retard!) à la révolution sociale des années.

Après la direction de Pierrette Thibault, Bernard Bernier reprendra le poste de direction de 2010 à 2014. Le département compte alors 25 professeurs auxquels s'ajouteront Ingrid Hall (ethnologie), Pierre Minn (ethnologie), Luke Fleming (anthropologie linguistique), Julien Riel-Salvatore (archéologie) et Christina Halperin (archéologie). Malgré les multiples levés de cours et manifestations étudiantes entourant le printemps érable de 2012, le département semble en harmonie avec ses étudiants. À partir de 2011-2012, un mouvement, les « Carrés rouges », s'opposait à une hausse des frais de scolarité en demandant la gratuité scolaire pour tout le système public québécois. Le mouvement rassembla beaucoup plus que seuls les étudiants et prit une telle ampleur sociale, que le gouvernement provincial adopta une « loi spéciale », qui allait justifier plusieurs arrestations arbitraires dans la ville, et ce, jusque dans nos établissements. Le Recteur lui-même avait fait la demande d'une présence policière sur le campus, initiative qui fut grandement désapprouvée de la part des professeurs et de leur syndicat (SGPUM). Ces quelques années ne furent certainement pas de tout repos pour le département, mais semblent avoir rendu visible la solidarité entre ses acteurs, chercheurs, étudiants, ou professeurs. En 2014, et dans un climat politique moins agité, c'est Guy Lanoue qui prendra le poste de direction, qu'il continue d'ailleurs d'occuper pour un 2<sup>e</sup> mandat en 2018. S'ajouteront à l'équipe Christian Gates St-Pierre (archéologie), Iulia Badescu (bioanthropologie) et Katherine Cook (archéologie).

L'année 2015 accueillera avec grand bonheur la mise en place d'un réel programme d'études autochtones tenu par Marie-Pierre Bousquet. Il est par contre possible de témoigner de cette volonté d'offrir des cours en lien avec différents groupes autochtones à l'Université de Montréal depuis aussi loin que 1948. Disons qu'à l'époque, la visée de cette formation était considérablement différente. Le certificat d'Anthropologie amérindienne comprenait un cours d'ethnologie/archéologie, un cours de linguistique couvrant différents dialectes, un cours de géographie du territoire amérindien, un cours de Santé/Bien-être/Législation, et un dernier, Hygiène missionnaire, mais pour lequel il n'apparaît pas de description (heureusement!). On comprend plutôt rapidement que cette formation avait pour but de mieux outiller les missionnaires, mais aussi que le

baguage des anthropologues de l'époque comme Rousseau, Barbeau, Tremblay, était d'une grande valeur. Certains étudiants produiront des documents ethnographiques importants, présentés comme suivant les « techniques ethnologiques modernes » de l'époque; par exemple, Marcel Rioux, qui, sous la direction de Jacques Rousseau, recevra la mention de très grande distinction pour sa thèse portant sur les Iroquois du Canada et des États-Unis, en 1951.

Quand le département d'anthropologie a vu le jour (1961), Asen Balikci, aussi un ancien élève de Mead, mit en place plusieurs cours sur les groupes autochtones, ainsi que des cours d'ethnocinématographie. Il tiendra le groupe de Recherches nordiques, au sein duquel participeront éventuellement activement Rémi Savard, Gabriel Gagnon et Franklin Auger, et dont la croissance semble avoir été entravée au tournant des années 1970s. Heureusement, cette volonté put se voir réarticulée dans un contexte plus favorable, ce qui nous permet aujourd'hui l'accès à plusieurs cours couvrant les quatre sous-disciplines, avec des opportunités d'échanges et de stages sur plusieurs terrains.

Le département m'apparaît en fait comme une plaque tournante où les savoirs viennent de partout dans le monde. Notre site web présente d'ailleurs tous les terrains auxquels nous sommes reliés sur le globe, ainsi que les chercheurs et professeurs associés.<sup>1</sup> Dans les quatre dernières années seulement, trois découvertes d'envergure mondiale ont été réalisées. En 2017, Ariane Burke et son étudiante Lauriane Bourgeon démontraient que le plus vieux site d'occupation humaine au Canada remonte à près de 8 000 ans plus tôt que ce que la science savait jusque-là. En 2015, l'équipe de Julien Riel-Salvatore démontrait que l'homme de Neandertal disparut de milliers d'années après que ce que les données archéologiques avaient démontré jusqu'ici, et Michelle Drapeau participait à la découverte d'une nouvelle espèce humaine, l'*Homo Naledi*. Aujourd'hui, le département compte grand nombre de spécialisations, et une multitude de laboratoires sont bien vivants et couvrent autant les champs que l'on considérerait comme plus classiques que les champs

---

<sup>1</sup> <https://anthropo.umontreal.ca/departement/globologie/>.

plus récents comme l'anthropologie urbaine, ou les relations interculturelles. Cette plaque tournante représente un point de rencontre pour les anthropologues, ainsi qu'avec des chercheurs provenant de différentes disciplines, ou d'autres continents. Le département dépasse alors largement ce que représente son espace physique. Un pied ici, et l'autre ailleurs dans le monde, ce lieu de rencontre permet une lecture; plus globale des derniers avancements, plus pointue de la diversification des méthodologies possibles, et rend compte de l'avantage d'une structure qui incite à leurs interactions. L'Université de Montréal pourrait d'ailleurs considérer davantage les savoirs que détient notre département quand vient le temps de déployer différents projets censés favoriser la transdisciplinarité, interdisciplinarité ou pluridisciplinarité, termes d'actualité, qui n'ont par contre rien de nouveau pour l'anthropologie.

On ne pourrait terminer ce récit sans souligner les différents chargés de cours, dont : Gérard Gagné, Robert Larocque, Jean-Michel Vidal qui auront enseigné plus de vingt ans parmi nous. Roland Viau, qui après enseigné vingt-sept ans au département, nous dit avoir d'ailleurs enseigné à plusieurs professeurs qui sont présentement actifs au département comme Michelle Drapeau, Sylvie Fortin, Adrian Burke et Christian Gates St-Pierre. Il faut aussi reconnaître tout le travail qu'aura fait pour le département le personnel administratif tel que Lise Duplessis, Claude Archambault, Françoise Crassard, Francine Yelle, Francine Pigeon, Andrée Dufour, Marc-André Dubée, Thérèse Aubry, Suzane Girard, Diane Keating, Ginette Simard, Joanne Lynch et Hélène Muller, ainsi que les graphistes Lucien Goupil et Marcel Smits. Sans oublier les techniciens de laboratoires comme Jean Prud'homme en primatologie, Pierre Corbeil et Christian Bélanger en archéologie, François Beaudet en ethno-cinématographie et Tadeusz Chwojka, Thadeus Twarecki et Jacqueline Fry, muséologues. Tous ces gens ont contribué à leur façon à faire du département ce qu'il est devenu aujourd'hui en y travaillant pendant près d'un demi-siècle, sans oublier l'équipe actuelle qui continue cette tradition d'engagement et qui m'a grandement aidé à mettre à terme ce projet d'histoire. Je pense entre autres à Chantal Jorg, Guy Lanoue, John Leavitt, Roland Viau, et Bernard Bernier. Merci.

Comme mentionné au départ, ce récit est imparfait. J'aurais voulu n'oublier personne considérant qu'ils ont tous participé à leur manière à faire du département ce qu'il est aujourd'hui. J'aurais voulu leur rendre la pareille, même si pour certains, je n'aurai rencontré que leurs fantômes, dossiers de poussières virevoltantes d'excitation à l'idée d'être consultés. Mais ce texte se serait alors transformé en une liste exhaustive et sans histoire. Donc à tous ceux qui se verraient concernés, j'espère que vous saurez me pardonner et ne me hanterez pas sur plusieurs années, car nous sommes bien conscients que vous aurez tous participé, et participez toujours à, non seulement, tenir les voiles de l'anthropologie ici, mais à nous partager vos expériences savantes, afin qu'à notre tour nous puissions aussi partager le savoir de tout ce vécu, ou le début d'une grande épopée.

### Bibliographie

- Bibeau, Gilles. (1998) La fascination de la marge. Itinéraire intellectuel de Guy Dubreuil, in N. Clermont (éditeur), Histoire et anthropologie, Montréal : Département d'anthropologie, p.63-76.
- Bibeau, Gilles, avec coll. Yannick Boucher et Thomas Gottin. (2011) L'âge des commencements : récit d'origine du département d'Anthropologie de l'Université de Montréal, édition Anthropolama P.18.
- Clermont, Normand, (1978) Rapport : La recherche au département d'Anthropologie 1970-1978, Mai 1978, Archives du département.
- Clermont, Normand. (1970) L'anthropologie a vingt ans : ce n'est qu'un premier départ, Archives du département
- Crépeau, Robert. 2004, La réception de structuralisme Lévi-straussien au Québec, Cahier de l'Herne, Lévi-Strauss 82 : 387-395
- Dubreuil, Guy. 1962, Les sciences anthropologiques à l'Université de Montréal, in La revue de l'AUPELF
- Dubreuil, Guy. (1998) Genèse du département d'anthropologie de l'université de Montréal : Chronique d'un itinéraire. Histoire et Anthropologie. Département d'anthropologie de l'université de Montréal.
- Garigue, Philippe. (1961) Remarques sur une politique des sciences sociales, revue française de sociologie, 2,1 : 3 -13.
- Lemay, Gaétan (2002), Normand Clermont, Prix Gérard-Morisset 2002, Catégorie : Culturelle (article en ligne sur le site Prix du Québec du gouvernement du Québec, consulté le 23 juillet 2018).
- Lévy, J. J. (2000). Entretiens avec JEAN BENOIST. Entre les corps et les dieux, itinéraires anthropologiques. Chicago.
- Lévi-Strauss, Claude 1958 (1954) Place de l'anthropologie dans les sciences sociales et problèmes posés par son enseignement, in Anthropologie structurale 1, Paris : Plon (Chapitre XVII, 377-418).
- Morin, Gaël (2004), Travail pratique sur Guy Dubreuil, Ant 3802 et supervisé par Robert Crépeau et François Beaudet.
- Rocher, Guy, « Un bilan du Rapport Parent: vers la démocratisation », Bulletin d'Histoire politique, Montréal, L'Association québécoise d'histoire politique et Lux Éditeur (édition numérique : Les classiques des sciences sociales), vol. 12, no 2, hiver 2004, p. 117-128.

R. Archambault

Lanoué, Guy. L'Anthropologie à l'Université de Montréal, site web du département : [www.anthro.umontreal.ca](http://www.anthro.umontreal.ca)

Paradis, Louise Iseult (1991), directrice du département d'anthropologie, Pavillon Lionel Groulx, Auto-évaluation, Vice-rectorat à l'enseignement.

Tremblay, Marc-Adélar et Gérald L. Gold. L'anthropologie dans les universités du Québec : L'émergence d'une discipline.

Trudel, P. (2010). Lorsque Rémi Savard rédigeait un « Livre blanc ». Recherches amérindiennes au Québec, 40(1-2), 29–35. doi:10.7202/1007493ar

Sankoff, Gilian. 1970, Rapport de Recomendations sur la place de l'Anthropologie, Archives du département

### **Fonds d'archives**

Fond E100, annuaires de la Faculté des sciences sociales, économiques, et politiques. Microfiches. Division des Archives de l'université de Montréal.

Fond E100 Correspondance du doyen de la faculté des sciences sociales, économiques, et politiques. Microfiches. Division des Archives de l'université de Montréal.

### **Références Web**

Département d'Anthropologie de l'université de Montréal  
[www.anthro.umontreal.ca](http://www.anthro.umontreal.ca)

Les Possédés et leurs mondes.

Bernard Bernier:

<https://www.youtube.com/playlist?list=PLem2YGGkt1Cu-Qg7bDtuzdcUsdlhWe253> (Consulté en juillet 2018)